

Gozlan, Léon
La plui et le beau temps

LEON GOZLAN

LA PLUIE
ET
E BEAU TEMPS

COMÉDIE EN UN ACTE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LEVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1892



LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

COMÉDIE

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, par les comédiens ordinaires de l'Empereur, le 21 octobre 1861.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY

LA PLUIE

ET

LE BEAU TEMPS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR

LÉON GOZLAN

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1892


LIBRARY
FEB 1 1974
UNIVERSITY OF TORONTO

PRÉFACE

Cet ouvrage est né heureux. Je ne sais s'il doit son bonheur à son peu d'importance, s'il n'a été protégé que parce qu'il est faible; mais il a rapporté jusqu'ici à son auteur plus de satisfactions sérieuses qu'il eût jamais osé en attendre.

N'ayant que la valeur d'une ligne dans le programme d'une fête donnée par un célèbre académicien, M. Jules Sandeau, à d'illustres amis de l'Institut et de la presse, cette petite comédie n'était pas destinée à survivre à l'éclat et au bruit d'une soirée; elle devait mourir sous tant d'honneurs.

D'autres honneurs l'attendaient encore cependant.

Le surlendemain de la représentation chez M. Sandeau, une auguste bienveillance daignait l'appeler au palais des Tuileries et lui accorder quelques minutes de ce temps précieux que se disputent de si hauts et de si graves intérêts.

L'étoile de mon petit acte ne devait pas s'arrêter en si beau chemin : des Tuileries l'étoile le conduisit plus tard au palais de Compiègne pour l'amener ensuite, chargé de cette double faveur, au Théâtre-Français. Là, le public officiel ne voulant pas être moins indulgent sans doute que celui de la cour, a prouvé, et cela avec une grande générosité pour l'œuvre et pour l'auteur, la vérité, parfois un peu contestée, de ce vers d'un poëte connu :

« Ce que l'on dit aux rois peut se dire au parterre. »

Puisque nous faisons ici le bilan de notre reconnaissance, il nous sera permis de remercier l'administrateur du Théâtre-Français pour la bonté avec laquelle il a fait à notre fantaisie dramatique un passage facile entre ces gigantesques chefs-d'œuvre dont il est le digne et savant conservateur.

Quoique la presse ait loué avec l'autorité qui lui appartient les deux remarquables artistes qui ont, dans ma pièce, interprété deux rôles difficiles, je veux encore louer mademoiselle Plessy et M. Bressant pour le talent fin, observateur, exquis, dont ils ont fait preuve en les jouant. On peut dire à leur propos comme on disait autrefois quand on voulait louer beaucoup d'un seul trait : « Ils ont conquis la cour et la ville. »

Il me reste encore à dire, pour soulager ma plume de toutes les dettes qu'elle a contractées — dettes bien douces à payer, — la source où j'ai recueilli la goutte d'eau qui est devenue en s'étendant la pièce même. Ce n'est qu'une goutte; mais dans un flacon, une goutte est beaucoup. Je lus un jour dans *le Sport*, journal d'élite, créé, comme on sait, par M. Eugène Chapus, et dans une galerie de mœurs que ce spirituel écrivain publie avec un rare succès sous le titre : *la Vie à Paris*, un charmant article où je crus découvrir un sujet de comédie : ce sujet..... Mais il est bien plus simple de copier l'article : le voici.

« Pour la vie de château la continuation du mauvais temps est une véritable calamité. La promenade en voiture, à pied ou à cheval, la chasse même n'est praticable qu'exceptionnellement. Les visiteurs sont rares; aussi le moindre personnage qui arrive est un événement : c'est une épave que le châtelain recueille avec soin pour se sauver de l'ennui.

« Il y a parmi les coureurs de châteaux des classifications distinctes; il y a notamment le visiteur amusant et le visiteur paquet. Cette année on traite les paquets avec les mêmes égards que les autres, et la raison de cela, c'est qu'il a beaucoup plu et qu'il pleut encore. On a dit que l'hospitalité était souvent une vertu d'égoïste, que les peuples comme les individus les plus hospitaliers étaient les plus ennuyés. Cela ressemble assurément à un paradoxe, et pourtant, quand on cherche bien, on trouve plus d'un argument qui donne raison à l'observation. Le baron de B..., qui est certainement un fort paquet, vient de passer trois semaines dans un château de Bretagne. « J'ai été bien reçu, dit-il, in-

« comparablement mieux que je ne l'ai été l'année dernière, et cependant je ne m'explique pas certaines variations que je remarquai dans l'humeur de nos amis. La comtesse surtout était bien fantasque. Il y avait des jours, quand je parlais de départ, où elle multipliait ses instances les plus charmantes pour me retenir ; d'autres, où j'étais disposé à rester et que mes malles avaient été défaites, où elle semblait désirer me voir prendre congé d'elle. »

« Le baron de B... ne se doute pas que ces différences dont il se plaignait s'expliquent tout simplement par des variations atmosphériques.

« La morale de ceci est que l'homme du monde doit se mettre en garde à la campagne contre les accueils barométriques, et faire en sorte de ne pas appartenir à la catégorie des visiteurs à qui les jours de pluie seuls sont favorables. »

Ajoutez quelques situations et dérangez quelques mots à ce que vous venez de lire, et vous aurez la silhouette de ma comédie : *la Pluie et le Beau temps.*

PERSONNAGES

LA BARONNE DE GONTRAN, jeune veuve. Mme ARNOULD-PLESSY.

UN INCONNU. .... M. BRESSANT.

VICTORINE, femme de chambre. .... Mlle ROSA DIDIER.

ANSELME, domestique.................... M. COQUELIN.

La scène est dans un château en Touraine.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS

Petit salon élégant. Au fond, une cheminée surmontée d'une glace; à droite de la cheminée un piano droit, à gauche un baromètre appendu. Porte au 2e plan à gauche donnant à l'intérieur, et porte au 2e plan à droite conduisant au dehors. Une autre porte à droite au 1er plan. Une fenêtre à gauche au 1er plan. En avant de la fenêtre, une table sur laquelle sont des livres et des albums : un canapé sur le devant à droite. La boîte en carton qui simule le baromètre peut renfermer à l'intérieur des morceaux de verre, afin que quand il est lancé contre terre il paraisse réellement se briser.

SCÈNE PREMIÈRE

On entend tomber la pluie, dont le bruit cesse immédiatement après les premiers mots dits par la baronne.

LA BARONNE, s'adressant au baromètre, qu'elle saisit à deux mains.

(Avec colère.) Non! je ne supporterai pas une minute de plus cette preuve insultante de l'abominable temps dont je subis la tristesse, l'ennui depuis six mois. Finissons-en avec le complice de cette odieuse, de cette éternelle pluie. (Elle décroche le baromètre, qu'elle jette par terre avec violence.) Voilà qui est fait! Et cela fait du bien.

(Elle sort par la première porte à droite.)

SCÈNE II

ANSELME entre par la gauche; VICTORINE, un journal à la main, vient de la droite.

VICTORINE, regardant les débris du baromètre.

Ah! ah! ah!

ANSELME.

Quel dommage! un si beau baromètre! Il avait bien coûté cinquante écus à feu M. le baron.

VICTORINE, à Anselme.

Mais enlevez ça!

ANSELME, à Victorine qui s'est mise à lire le journal.

Est-ce que vous ne feriez pas mieux de m'aider à ramasser les morceaux de ce baromètre? C'est donc bien intéressant, ce que vous lisez là.

VICTORINE.

Je le crois bien. Mirandon a été arrêté.

ANSELME.

Pas possible!

VICTORINE, lisant.

« Enfin, la gendarmerie a mis la main sur le trop célèbre « voleur de grand chemin qui désolait depuis un an tout l'ar-« rondissement de Saumur. Mirandon est pris. »

ANSELME.

Ça du moins, il ne l'a pas volé. Et dit-on où on l'a arrêté?

VICTORINE.

A Saint-Marcel des Vignes.

ANSELME.

Si près d'ici!

VICTORINE.

Oui, presque à la porte de notre château. (Elle lit.) « Tiphaine « Mirandon est bien l'homme étrange que quelques personnes « dépouillées par lui ont dépeint : regards terribles mais pleins « d'intelligence; bouche agréable mais tordue par une atroce « ironie; front sombre et menaçant mais voilé d'une chevelure « magnifique, esprit dépravé mais orné des plus rares facultés « de l'imagination. Impitoyable pour les hommes, Mirandon « est d'une courtoisie chevaleresque pour les femmes, qu'il « ne dépouillait jamais de leurs bagues sans leur baiser ten-« drement la main, se montrant par là le digne continuateur « de *Fra-Diavolo,* avec l'amabilité française de plus. »

ANSELME.

C'est très-bien, et Dieu soit loué pour nous avoir débarrassés du voisinage de cet insigne coquin. Mais venez maintenant m'aider à ramasser ces fragments de verre : madame la baronne va sans doute revenir, et si elle aperçoit encore ces témoignages de ses emportements, sa colère pourrait la reprendre.

VICTORINE.

Tiens! madame la baronne de Gontran n'avait qu'à ne pas briser son baromètre. Ces belles dames ont des mouvements nerveux... Est-ce sa faute à cette pauvre machine-là si elle marque depuis six mois : pluie, grande pluie, tempête?

ANSELME.

Il faut pourtant convenir, mademoiselle Victorine, que c'est bien ennuyeux aussi, et qu'il y a de quoi se mettre en colère d'avoir toujours de la pluie quand on est venu à la campagne pour respirer, se promener, se visiter de château à château.

VICTORINE.

Dame! l'argent ne donne pas tout; les riches seraient, ma foi! trop heureux. Il ne manquerait plus qu'ils achetassent aussi le beau temps : il n'y aurait de soleil que pour eux. Après ça, tant mieux s'il fait laid, nous nous en irons plus tôt d'ici. Et pourquoi, je me le demande, ne pas s'en aller tout de suite? Quand on est mal dans un endroit, on le quitte; et c'est si facile à madame la baronne de s'en aller! Veuve, elle est maîtresse de ses volontés; riche, elle n'a qu'à faire un signe pour que ses malles soient au même instant remportées à Paris, où l'attend son bel hôtel de la rue Saint-Dominique. A sa place, moi, je n'en ferais ni une ni deux, je monterais en wagon, et crac!

ANSELME.

Crac! c'est bientôt dit : crac! Et le monde?

VICTORINE.

Quoi, le monde?

ANSELME.

Est-ce qu'il est permis de rentrer à Paris avant le mois de décembre quand on a un château? Ah! oui, ce serait d'un bel effet. Tiens! dirait-on dans la rue Saint-Dominique, est-ce que le feu a brûlé le château de madame de Gontran? Est-ce que madame la baronne a vendu son château, qu'elle rentre si tôt à Paris?

VICTORINE.

En sorte que coûte que coûte il faut rester huit mois à la campagne.

ANSELME.

Oui, le monde!

VICTORINE.

Dût-on y tomber malade?

ANSELME.

Oui, le monde!

VICTORINE.

Y périr de langueur?

ANSELME.

Le monde! le monde! Mademoiselle Victorine, le monde!

VICTORINE.

Oh! alors, moi j'en suis du monde, et du meilleur encore! car c'est ce que je fais, je me meurs d'ennui.

ANSELME.

Les champs ne vous disent donc rien à vous non plus?

VICTORINE.

Absolument rien.

ANSELME.

Mais les arbres?

VICTORINE.

Je ne trouve rien de bête comme un arbre.

ANSELME.

Et le ciel?

VICTORINE.

Est-ce qu'il n'y en a pas un à Paris?

ANSELME.

Vous n'avez donc jamais ouvert ce beau volume de poésies?

VICTORINE.

Non...

ANSELME.

Eh bien, écoutez. (Il s'assied à gauche, prend un volume sur la table, l'ouvre et lit avec emphase.)

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes;
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts.....

VICTORINE, interrompant sèchement.

Assez! parlons d'autre chose, si ça vous est égal.

ANSELME.

Alors je vais vous dire en prose que la famille Roberval arrive aujourd'hui à midi, et que sa présence calmera entièrement les nerfs de madame la baronne et les vôtres, mademoiselle Victorine. Les Roberval resteront ici tout le mois d'octobre et de novembre, et comme nous ne nous en irons guère d'ici qu'en décembre, madame et vous aurez deux grands mois pour vous consoler des terribles ennuis des mois passés. Voici madame.

SCÈNE III

LA BARONNE, ANSELME et VICTORINE.

LA BARONNE, entrant sans voir ni Anselme ni Victorine et allant vers la table à gauche. (D'un ton de mauvaise humeur.)

Avril, pluie; mai, pluie; juin, pluie; juillet, pluie; août, pluie; commencement de septembre, pluie. (Apercevant Anselme et Victorine.) Vous êtes encore là...

ANSELME.

Nous achevions de ramasser les débris...

(Il sort par la droite, avec le baromètre.)

LA BARONNE. Elle retient Victorine et va s'asseoir près de la table.

Que tenez-vous là?

VICTORINE.

Un journal, madame la baronne. Je viens d'y lire une nouvelle qui fera, j'en suis sûre, grand plaisir à madame la baronne.

LA BARONNE.

Quelle est cette nouvelle?

VICTORINE.

Le fameux brigand dont elle a eu tant de frayeurs depuis que nous sommes au château a été arrêté tout près d'ici.

LA BARONNE.

Ah! oui, c'est là une bonne nouvelle : je suis ravie que le scélérat dont le charmant voisinage se combinait pour notre agrément avec les délices de la pluie, soit enfin arrêté. Que de terribles nuits ne m'a-t-il pas fait passer ! Et je le voyais encore dans mes rêves.

VICTORINE.

On le conduit à Paris, la chaîne au cou.

LA BARONNE, à part.

Je n'aurais pas besoin de chaîne, moi, pour y aller.

(Elle fait signe à Victorine de se retirer, celle-ci sort par la gauche.)

SCÈNE IV

LA BARONNE seule; puis ANSELME.

LA BARONNE, en regardant la campagne à travers les barreaux de la fenêtre, toujours assise.

Toujours de la pluie! Mais c'est pis que le déluge, car le déluge ne dura que quarante jours, et voilà six fois quarante jours qu'il pleut dans cette riante Touraine qu'on appelle le paradis de la France. Quel paradis! Un paradis où chacun reste enfermé chez soi, de peur de se noyer dans une prairie en allant visiter son voisin. J'attendais les Bonnard: les Bonnard me font savoir que la rivière qui passe devant leur château a débordé et qu'il leur est tout à fait impossible de sortir. Les Saint-Paul, épouvantés de la persistance du mauvais temps, sont partis depuis deux mois pour l'Italie; les Chaumel m'écrivent du Béarn que, vu le déplorable état de la saison en Touraine, ils la passeront tout entière dans les Pyrénées où le temps est magnifique, et où l'on ne risque pas, en faisant une promenade, de tomber au milieu de la bande de l'atroce Mirandon. Ainsi, moi qui m'étais arrangée pour avoir toujours trente personnes au moins, sans les Roberval, je n'en aurais pas une seule! Prenant en pitié mon sort, les Roberval, sur mes cris de détresse et de désespoir, ont dû quitter ce matin leur château de Toury pour venir passer deux mois ici. Sans eux, je mourrais dans mon isolement au fond de ce vieux manoir des Gontran. Ils arriveront à midi par le convoi d'Orléans, et cet enfer ne sera plus qu'un purgatoire. Les Roberval, c'est toute une société. D'abord, M. de Roberval, capitaine de frégate, qui revient de la Chine; puis son fils, un beau lieutenant dans les zouaves; puis sa fille, ma camarade de pension, aujourd'hui madame de Fontigny; puis l'excellente madame de Roberval, une des reines du faubourg Saint-Germain par l'esprit, les grandes manières, femme qui serait parfaite à mes yeux si elle ne s'était mise en tête de me marier. Me remarier! J'ai été trop heureuse une première fois. J'ai gagné le pari, je ne veux plus jouer. Enfin, j'attends avec tous les Roberval sept ou huit de nos bons amis qu'ils ont promis de m'amener; plus un inconnu, me dit madame de Roberval, un inconnu qu'elle me demande la permission de me présenter, celui, je présume, qu'elle veut me faire épouser. Que de richesses! Oui, mais toutes ces bonnes choses, qui me con-

soleront de la perte de tant d'autres, ne seront ici que dans trois heures. Il est neuf heures, les Roberval n'arriveront qu'à midi. Si je pouvais dormir pendant ces trois heures! ne m'éveiller que lorsqu'on me les annoncera! Le bruit d'un cheval dans la cour... (Elle écoute.) Oh! Dieu! si c'était le facteur! (Anselme entre à la droite et remet une lettre; il se retire.) Une lettre... (La baronne court à la signature.) Des Roberval... (Elle lit.) « Notre chère amie, malgré notre vif désir d'aller vous trouver aujourd'hui, ainsi que nous vous l'avions promis, nous hésitons encore. Qui n'hésiterait pas devant ce temps monstrueux? Cependant il y a nouvelle lune aujourd'hui à dix heures du matin, le temps peut changer. S'il s'améliore un tant soit peu, nous montons tous en wagon et nous tombons chez vous. Regardez le ciel, nous le regardons de notre côté; au moindre rayon, espérance et joie.

« Vos amis :

« Tous les Roberval. »

Jusqu'aux Roberval qui me font défaut! Ils ne viendront que si le soleil se montre. La belle espérance! Eh non, il ne se montrera pas! eh non, ils ne viendront pas! Quels amis! Il leur faut le soleil et la lune! Mais me voilà retombée où j'étais, avec la douce perspective de deux mois encore de séjour dans cette belle résidence. Deux mois encore toute seule! toute seule! Non, non, non, plutôt la mort.

(Elle sonne.)

SCÈNE V

LA BARONNE, ANSELME, venant de la droite.

LA BARONNE.

Faites atteler sur-le-champ.

ANSELME.

Où va madame la baronne?

LA BARONNE.

Au chemin de fer, et vous et Victorine venez avec moi : nous partons pour Paris.

ANSELME.

Pour Paris?...

LA BARONNE.

Eh bien, qu'attendez-vous? — Allez.

ANSELME.

Madame a sans doute oublié que son hôtel est livré aux

peintres, aux tapissiers, aux décorateurs, et qu'ils n'auront fini leurs travaux que le 1er décembre. C'est absolument comme si madame la baronne n'avait pas d'hôtel à Paris.

LA BARONNE.

C'est bien. Laissez-moi.

(Anselme sort par la droite.)

SCÈNE VI

LA BARONNE, seule.

Forcée de rester ici; eh bien, je resterai! Je suis prisonnière; les prisonniers se résignent, et je me résignerai; je lirai, je vais lire. (Elle ouvre le volume où Anselme a déjà lu. Elle lit:) « *Le Lac.* » Ah! grand Dieu! assez d'eau comme ça. (Elle ferme le volume, le repousse et se lève.) La musique?... je ferai de la musique; c'est, dit-on, la consolation des cœurs malheureux; faisons de la musique, faisons-en pendant un mois. (Elle se met au piano.) Mon Dieu! que c'est faux! que c'est faux! — Impossible de jouer sur cette machine détraquée par l'humidité. (Elle quitte sa place en fermant le piano avec colère.) Quelle autre distraction?... Si je mangeais?... Mangeons! Mais je n'ai pas faim. — Est-ce qu'on a faim par cet abominable temps? (Avec rage.) Si je dansais?... Il faut être au moins deux pour danser. Je ne puis appeler Anselme et lui dire : Polkons! A quelle occupation me livrer? (En jetant les yeux sur la table et y prenant un album.) Si je dessinais?... Oui, en dessinant on s'oublie... Je vais copier la vieille église du village et son clocher gothique qu'on aperçoit d'ici. (Elle se place en face de la croisée du balcon et se met en posture de dessiner.) Ni clocher ni église! On ne voit rien; le paysage, l'horizon, tout a disparu sous un rideau de pluie. (Elle laisse tomber le crayon et l'album, et regardant la campagne.) Quel lamentable spectacle! Et personne! personne sur la route! Pas un voyageur! Si! si! un voyageur; il s'est abrité sous un arbre. Ah! pourquoi ne se réfugie-t-il pas ici? S'il devinait combien je m'ennuie! La grille du château est toujours ouverte... Quelle bonne inspiration il aurait là! Il vient peut-être de Paris... il sait des nouvelles de Paris... ah! causer de Paris avec un être vivant!

(Elle sonne avec frénésie.)

SCÈNE VII

LA BARONNE, ANSELME.

LA BARONNE, à Anselme qu'elle entraîne vers la fenêtre.
Voyez-vous un voyageur là-bas, là-bas sous ce gros arbre?

ANSELME.
Oui, madame.

LA BARONNE.
Courez vers lui et dites-lui de venir.

ANSELME.
Madame la baronne l'a sans doute reconnu?

LA BARONNE.
Allez, vous dis-je. (Anselme sort.) Ah! c'est hardi, c'est téméraire ce que je fais là... mais tant pis! la première condition est de vivre; et je ne puis plus vivre comme ça. Voyons pourtant... introduire ainsi un homme que je ne connais pas... C'est plus que de la témérité, c'est de la folie, c'est... (Elle appelle.) Victorine!

(Elle sonne, Victorine paraît.)

SCÈNE VIII

LA BARONNE, VICTORINE, venant de la droite.

LA BARONNE, très-vivement.
Rappelez tout de suite Anselme.

VICTORINE.
Il est déjà bien loin, madame.

LA BARONNE, même accent.
N'importe!

VICTORINE.
Mais, madame la baronne, Anselme a pris le cheval du facteur pour aller plus vite; comment le rattraper? (Elle va à la fenêtre.) Et tenez! le voilà qui revient.

LA BARONNE.
Seul, peut-être?... (Elle regarde derrière les carreaux de la croisée.) — Avec le voyageur en croupe! — Qu'ai-je fait?... C'est fait! — Quel visage vais-je voir, grand Dieu!

SCÈNE IX

LA BARONNE, L'INCONNU, essuyant son chapeau comme s'il était trempé par la pluie.

LA BARONNE, au comble de l'embarras.

Mon Dieu, monsieur, je vous ai fait venir parce que... parce que... parce qu'il a fait un grand orage la nuit dernière; le vent soufflait avec violence, il a brisé tous mes carreaux... et je suis dans la nécessité absolue, immédiate de les faire remettre.

L'INCONNU.

En sorte que vous m'avez pris pour un vitrier?

LA BARONNE.

Oui, monsieur, pour un vitrier... Vous comprenez... à distance... Je vois bien que je me suis trompée.

L'INCONNU.

Un peu, oui, madame, car je suis militaire.

LA BARONNE.

Ah! monsieur est...

L'INCONNU.

Je regrette beaucoup, madame, de n'être pas vitrier.

LA BARONNE.

En vérité, monsieur, je suis toute confuse... Je suis profondément désolée d'avoir pu commettre une erreur... je voudrais pouvoir... je ne sais quelle réparation...

L'INCONNU.

Vous ne m'en devez aucune, madame, et si vous vouliez seulement être assez obligeante pour me prêter un parapluie pour me rendre jusqu'à l'embarcadère, c'est moi qui me croirais ici en reste de reconnaissance.

LA BARONNE, contrariée.

(A part.) Il s'en irait déjà! (Haut.) Quoi, vous n'attendrez pas, monsieur, que cette forte ondée soit passée? Vous vous aventureriez par cette boue à travers des chemins... des chemins impossibles...

L'INCONNU.

Quand on a passé six mois dans les tranchées de Sébastopol, marcher pendant une demi-heure sur le sable un peu humide de la Touraine qui sèche en un clin d'œil, ce n'est pas là une

grosse affaire. Ainsi, madame, si vous vouliez avoir la bonté de me prêter un parapluie...

LA BARONNE, contrariée.

(A part.) Il partirait tout de suite! (Haut.) Ah! vous étiez, monsieur, au siége de Sébastopol? Quelle superbe campagne!

L'INCONNU.

Très-dure, madame.

LA BARONNE.

Vous serviez dans l'infanterie? Une bien belle arme!

L'INCONNU.

Non, madame.

LA BARONNE.

Dans la cavalerie?... Une bien belle arme aussi!

L'INCONNU.

Dans le génie, madame.

LA BARONNE.

La plus belle des armes!

L'INCONNU.

Mon Dieu, le premier parapluie venu!

LA BARONNE, à part.

Ne laissons pas tomber la conversation! (Haut.) En sorte, monsieur, que vous avez eu la gloire de vous trouver à la bataille... à cette fameuse bataille dont on a tant parlé... où ce fameux général...

L'INCONNU.

Bosquet?

LA BARONNE.

Bosquet!

L'INCONNU.

Vous voulez parler de l'Alma ou d'Inkermann?

LA BARONNE.

C'est cela, d'Inkermann!

L'INCONNU.

Non, madame, non, je n'ai pas eu l'honneur d'assister à ces deux grandes batailles; je suis arrivé trop tard sur le théâtre de la guerre. — Comme je vous disais, madame, le moindre parapluie...

LA BARONNE, à part.

Comment le retenir? comment? (Haut) (Elle va à droite et appelle.) Anselme!.. (Anselme, venant de la droite, s'approche de la baronne.) Puisque monsieur veut absolument se remettre en route, allez cher-

cher un parapluie pour monsieur. (Bas à Anselme.) Il n'y a pas un seul parapluie dans le château, entendez-vous?

(Anselme salue et se retire par la gauche.)

L'INCONNU, à qui la baronne indique un siége qu'il refuse courtoisement du geste.

Mon Dieu, madame, je suis pressé de me remettre en route parce que j'ai peur de ne pas me trouver à l'embarcadère du chemin de fer au moment où quelques amis que j'attends arriveront; puis, en prolongeant ma présence chez vous, je craindrais d'être indiscret, et cela ne remettrait pas vos carreaux.

LA BARONNE.

Je puis vous rassurer, monsieur, sur votre rendez-vous; le premier convoi, que j'attends aussi, n'arrivera que dans trois heures; ainsi... En sorte, disiez-vous, que vous avez fait cette belle campagne de Crimée?

L'INCONNU, à part.

Elle y tient : c'est la veuve de quelque officier... une jeune veuve !...

LA BARONNE.

Et vous n'avez jamais été blessé?

L'INCONNU.

Pardon, madame, deux fois, et assez grièvement, pendant que nous établissions la troisième parallèle.

LA BARONNE, avec une surprise mêlée de joie.

Ah! vous vous trouviez à la troisième parallèle?

L'INCONNU, à part.

Qu'est-ce que cela peut lui faire?

LA BARONNE, même accent.

Comme cela se rencontre! j'ai toujours désiré connaître quelque militaire assez bon pour m'apprendre ce qu'on entend par une parallèle.

L'INCONNU.

Si je pouvais satisfaire votre curiosité, madame...

LA BARONNE.

Tant de complaisance!

L'INCONNU.

Trop heureux, madame, pendant qu'on est allé me chercher un parapluie, de vous dire ce que c'est qu'une parallèle.

LA BARONNE.

Que de grâces! Je saurai enfin... Veuillez alors, je vous prie, vous asseoir un instant.

(Elle passe à droite pour offrir un siége à l'*inconnu*.)

L'INCONNU, en allant occuper le siége.

(A part.) Elle est charmante, mais son originalité...

LA BARONNE, s'asseyant à gauche, à part.

Il n'est ni bien ni mal, mais il va s'asseoir, c'est l'essentiel. — Ah ! il est assis.

L'INCONNU, d'un ton un peu doctoral et avec une précision militaire.

Une parallèle, madame, est une ligne d'attaque et de défense tracée sur le terrain qu'occupent les assiégeants, dans le but de s'avancer par des tranchées ou chemins couverts vers la place assiégée.

LA BARONNE.

C'est charmant !

L'INCONNU.

Ces tranchées sont creusées sur trois lignes et reliées entre elles par d'autres tranchées en zigs-zags.

LA BARONNE.

Toujours charmant !

L'INCONNU.

La profondeur de chaque tranchée est d'un mètre, et sa largeur varie entre un et trois mètres.

LA BARONNE.

De plus en plus charmant !

L'INCONNU.

Il y a six principales manières de pratiquer les tranchées : à la sape simple, à la sape volante, à la sape pleine, à la sape demi-pleine, à la sape double, à la sape demi-double. Saisissez-vous, madame ?

LA BARONNE.

Si je saisis ! mais ce que vous m'apprenez là est intéressant au possible. Vous disiez que l'on compte trente-six sortes de sapes.

L'INCONNU.

Six, madame.

LA BARONNE, confuse, se reprenant.

Six.

L'INCONNU.

La sape simple, la sape volante, la sape pleine, la sape demi-pleine, la sape double, la sape demi-double. Maintenant, définissons nettement les sapes.

LA BARONNE, carrément.

C'est cela, définissons nettement les sapes.

L'INCONNU.

On appelle sape simple...

SCÈNE X

ANSELME, LA BARONNE, L'INCONNU.

ANSELME, entrant par la gauche, avec un objet caché dans un fourreau et qu'on peut supposer être un parapluie.

J'ai fouillé tout le château, madame la baronne, et je n'ai trouvé que ceci.

LA BARONNE, à part.

Malheureux! Je lui avais dit...

(Anselme sort du fourreau une ombrelle rose : à cette vue, la baronne et l'inconnu éclatent de rire.)

LA BARONNE.

Une ombrelle rose! Que voulez-vous, monsieur, on comptait tellement sur le beau temps au château, qu'on n'a pas songé à apporter de Paris le moindre parapluie.

ANSELME.

Du reste, un parapluie sera fort inutile dans quelques instants; la pluie tombe beaucoup moins fort, et l'on dirait que le soleil va reparaître.

LA BARONNE. (Elle se lève, et l'inconnu aussi. — En allant vers la croisée pour vérifier l'assertion d'Anselme :)

Le soleil va reparaître!

ANSELME.

Oui, madame.

LA BARONNE, avec une joie toujours croissante.

Le beau temps reviendrait!

ANSELME.

C'est plus que probable.

LA BARONNE.

Les amis que je n'espérais plus pourraient donc arriver!

ANSELME.

Très-certainement, madame.

LA BARONNE, près de la porte de gauche.

Anselme, allez bien vite vous placer sur la terrasse, et chaque cinq minutes vous viendrez me dire l'état du ciel.

ANSELME, à lui-même.

Je remplace le baromètre.

(Il sort par la gauche.)

LA BARONNE, sans être entendue de l'inconnu, qu'elle paraît avoir complétement oublié.

Le soleil! le beau temps! les Roberval! quel bonheur! que de bonheurs à la fois!

SCÈNE XI

L'INCONNU, LA BARONNE.

L'INCONNU, se rasseyant à droite, et du même ton précis.

Je reprends la définition des sapes. La sape simple est celle...

LA BARONNE, haut.

Monsieur... (*A part.*) Est-ce qu'il recommencerait! Le beau temps va revenir... et sa présence ici... Faisons lui comprendre... (*Haut.*) Monsieur, c'est très-intéressant, les sapes, mais voudriez-vous avant de les reprendre me permettre une simple observation?

L'INCONNU, se levant.

Madame...

LA BARONNE.

Vous vouliez tantôt, en arrivant ici, vous en aller tout de suite; je vous ai indiscrètement prié de rester à cause de la pluie : vous y avez consenti uniquement par déférence pour moi. Maintenant qu'il ne pleut plus, qu'il va faire beau, ce serait abuser de votre complaisance que de vous retenir davantage.

L'INCONNU.

Mais non, madame, non...

LA BARONNE.

Pardon, monsieur, pardon, je sais ce qu'on doit à l'impatience d'un voyageur trop longtemps arrêté. Ses moments sont précieux...

L'INCONNU, à part.

Je la trouve de plus en plus jolie, et je ne partirai pas si vite. (*Haut.*) Je vous assure, madame, que je ne suis pas si pressé que vous le supposez.

LA BARONNE.

Vous deviez vous rendre au chemin de fer.

L'INCONNU.

Vous m'avez dit que j'avais trois heures devant moi; il n'y a

guère qu'un quart d'heure que je suis ici, je vous demanderai la faveur de ne pas m'en aller tout de suite.

LA BARONNE, dépitée.

Puisqu'il en est ainsi, monsieur...

L'INCONNU. (Il se rassied.)

Je reprends donc : la sape simple...

LA BARONNE, découragée, s'asseyant. (A part.)

Mon Dieu !

L'INCONNU.

Comment ?

LA BARONNE.

Rien. (A part.) C'est qu'il n'est pas beau du tout, du tout.

L'INCONNU.

La sape simple est celle où l'on n'emploie pas de gabions : elle ne peut s'exécuter que dans le commencement du siége, quand on est encore bien loin de la place.

LA BARONNE, à part.

Est-il assez ennuyeux !

L'INCONNU.

Les gabions sont des paniers cylindriques sans fond, des espèces de cages qu'on remplit de terre. Les premiers gabions ont quatre-vingts centimètres de haut sur soixante-cinq de diamètre extérieur.

LA BARONNE, à part.

Mais il est assommant ! c'est la pluie métamorphosée en homme.

L'INCONNU.

Les seconds gabions sont bourrés de fascines ; les fascines sont des fagots formés de menus branchages ; ces branchages...

LA BARONNE, à part.

Comment m'en débarrasser ?

SCÈNE XII

ANSELME, LA BARONNE, L'INCONNU.

(On entend la pluie qui tombe très-fort.)

ANSELME, accourant de la gauche.

Madame la baronne ! madame la baronne !

LA BARONNE, se levant.

Eh bien ?

ANSELME.

Le soleil, qui avait paru un instant, s'est brusquement retiré, et la pluie reprend de plus belle; il pleut à torrents.

LA BARONNE, atterrée.

(A part.) Horrible contrariété ! horrible ! Les Roberval ne viendront pas. Seule, encore seule !

ANSELME, à part, en se retirant par la gauche.

Elle est furieuse ! Retirons-nous, elle pourrait nous traiter en baromètre.

SCÈNE XIII

LA BARONNE, L'INCONNU.

L'INCONNU, à lui-même.

Ah ! ça tombe bien.

(Après quelques instants donnés à la mauvaise humeur et au dépit, la baronne se rapproche peu à peu de l'inconnu. — La pluie a cessé de se faire entendre.)

LA BARONNE, avec douceur.

Cher monsieur, si nous reprenions ces délicieuses sapes?

(Elle se rassied.)

L'INCONNU.

Très-volontiers, madame.

(Il se rassied.)

LA BARONNE.

D'honneur, je m'y habitue, et s'il faut vous parler franchement, je n'éprouve pas une attraction moins vive pour les gabions. Mais oui, les gabions me charment, et ces fagots et ces fascines...

L'INCONNU.

Puisqu'il en est ainsi, madame... (A part.) Ce changement... Quelle en est la cause ?... (Haut.) Puisque vous le désirez, nous allons passer à la sape volante.

LA BARONNE.

Je vous écoute ! (A part.) Décidément c'est un joli homme.

L'INCONNU.

Plaît-il, madame?

(La baronne fait signe qu'elle n'a rien dit.

L'INCONNU.

La sape volante se commence presque toujours de nuit, et l'on fait sortir de la tranchée un détachement de travailleurs portant chacun une pelle.

LA BARONNE, répétant.

Oui, monsieur, une pelle.

L'INCONNU.

Une pioche.

LA BARONNE, répétant.

Une pioche.

L'INCONNU.

Et un fusil en bandoulière.

LA BARONNE, répétant.

Et un fusil en bandoulière.

L'INCONNU.

La sape pleine est autre chose.

LA BARONNE, distraite.

Vraiment ? (A part.) Je serais curieuse de savoir s'il est marié.

L'INCONNU.

Elle ne peut se faire que par des sapeurs exercés qui placent les gabions au fur et à mesure. Plaçons d'abord les sapeurs.

LA BARONNE.

Oui, d'abord plaçons les sapeurs. (A part et mélancoliquement.) Qui m'eût dit qu'un jour l'ennui me forcerait à placer des sapeurs ? Résignons-nous.

L'INCONNU.

Le premier sapeur travaille à genoux, le deuxième sapeur travaille aussi à genoux, mais le troisième sapeur...

LA BARONNE.

Le troisième ?...

L'INCONNU.

Le troisième sapeur travaille penché.

LA BARONNE.

C'est inouï !

L'INCONNU.

Quant au quatrième sapeur...

SCÈNE XIV

ANSELME, LA BARONNE, L'INCONNU.

ANSELME, *entrant par la gauche, avec feu.*

Victoire ! le soleil a triomphé de la pluie. Le ciel est magnifique. Victoire ! victoire, madame la baronne, victoire !

LA BARONNE.

Oh ! oui, victoire ! allez bien vite tout préparer, Anselme, pour recevoir nos bons amis, qui vont à coup sûr arriver au château par le premier convoi. Allez.

(*Anselme sort par la droite.*)

L'INCONNU, *à part, en passant à gauche.*

Le maladroit ! il m'empêche de placer mon quatrième sapeur !

SCÈNE XV

L'INCONNU, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Cher monsieur, si vous le voulez bien, nous remettrons à une autre fois le quatrième sapeur.

L'INCONNU, *dans un cri retenu.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous garder plus longtemps serait un abus, une inconvenance... une grande inconvenance.

L'INCONNU, *à part.*

Encore un changement !.. (*Haut.*) Je puis vous affirmer, vous jurer, au contraire, madame...

LA BARONNE.

Non, monsieur, non; profitez de ce retour inespéré du soleil.

L'INCONNU, *à part.*

Ah ! je crois enfin deviner le motif...

LA BARONNE.

Et recevez, avant de partir, tous mes remercîments pour la

bonne grâce infinie que vous avez apportée à me tenir compagnie pendant une heure. Je n'oublierai jamais...

(Allant à la glace placée sur la cheminée pendant l'aparté de l'inconnu et arrangeant sa coiffure.)

L'INCONNU, à part, en allant prendre son chapeau.

Elle m'a retenu quand il pleuvait, elle me renvoie quand il fait beau... Elle s'ennuyait, c'est cela, il lui fallait un passe-temps, une émotion, et c'est moi!... J'ai joué un rôle charmant... Elle mériterait... mais comment la punir?... quel moyen?... aucun... J'enrage pourtant de ne pouvoir lui donner une bonne leçon...

LA BARONNE, à part, devant la glace.

Il a bien de la peine à se décider; il tenait à son quatrième sapeur.

L'INCONNU, allant vers la baronne.

Adieu, madame, et merci de l'hospitalité que vous avez bien voulu me donner.

LA BARONNE, quittant la cheminée.

Oubliez cependant que je vous ai presque fait violence pour vous attirer à mon château.

L'INCONNU.

La plus heureuse des violences, madame. (A part.) Aussi égoïste que belle, et ne pouvoir ni lui baiser les mains, ni lui arracher les yeux!

LA BARONNE.

Je n'oublierai jamais, monsieur, que vous m'avez fait passer l'heure la plus agréable que j'aie encore goûtée depuis six mois. (A part.) Je lui dois bien ce petit compliment, et c'est du reste la vérité.

L'INCONNU.

Cette heure-là, madame, va me faire trouver bien longues les deux autres heures qui me séparent du moment où le convoi doit arriver. Encore une fois, adieu, madame.

(Il marche pour sortir.)

LA BARONNE.

Voulez-vous suivre mon conseil? (L'inconnu s'arrête.) Il fait beau, employez ces deux heures à parcourir notre belle commune. Allez voir la prairie du Roi, la cascade des Fées, la Fontaine froide, le lac d'Ivoire. Maintenant vous les verrez sans crainte d'être arrêté, dépouillé et peut-être égorgé par le fameux Mirandon.

L'INCONNU, *cherchant.*

Mirandon ?...

LA BARONNE.

Mirandon est un scélérat qui désolait depuis longtemps le canton et qui me faisait mourir de peur.

L'INCONNU, *à part, avec explosion.*

Je la tiens !

LA BARONNE.

Il n'est arrêté que depuis hier.

L'INCONNU.

Et je l'ai vu ce matin à quelques pas du chemin de fer où on le conduisait pour le mener ensuite à Paris.

LA BARONNE.

Il doit y être maintenant, et nous en voilà délivrés !

L'INCONNU.

Oh ! pas encore délivrés, madame.

LA BARONNE.

Comment cela, puisque ?...

L'INCONNU.

Homme d'une adresse et d'une force incroyables, Mirandon s'est dégagé des fers qui le garrottaient, a renversé et blessé quatre gendarmes; puis il s'est enfui à travers la campagne, où il a été impossible de le rattraper.

LA BARONNE.

Grand Dieu ! Et il est libre ?

L'INCONNU.

Comme vous et moi.

LA BARONNE.

Les vols sur la grande route, les pillages dans la campagne, les descentes armées dans les châteaux vont donc recommencer? Voilà mes nuits d'angoisses revenues. Mirandon! rien que ce nom inspire l'épouvante : c'est un homme affreux au moral comme au physique. Il est hideux, assure-t-on.

L'INCONNU.

On exagère.

LA BARONNE.

Vous l'avez donc vu? Mais oui, puisque vous venez de me dire...

L'INCONNU.

Il n'est pas si affreux qu'on le dit : figurez-vous qu'il a mes cheveux.

LA BARONNE.

Ah!

L'INCONNU.

Mon front.

LA BARONNE.

Ah!

L'INCONNU.

Mon nez, ma bouche et mon teint.

LA BARONNE, inquiète.

Mais alors, vous lui ressemblez beaucoup?

L'INCONNU.

Je n'ose pas m'en flatter.

LA BARONNE, curieusement.

Et sa taille?

L'INCONNU.

La mienne.

LA BARONNE, très-inquiète.

Son âge?

L'INCONNU.

Le mien.

LA BARONNE, effrayée.

Mais alors, monsieur?... (Pendant que l'inconnu va fermer les portes en commençant par celle de droite.) Mais que fait-il?... Que faites-vous?

L'INCONNU, venant vers la baronne et s'arrêtant devant elle.

Madame, le fameux Mirandon, c'est moi.

LA BARONNE, épouvantée.

Vous!

L'INCONNU.

Oui, madame, et pas un cri, pas un geste.

LA BARONNE.

Perdue! Mirandon chez moi!

L'INCONNU.

C'est vous, madame, qui m'avez introduit chez vous.

LA BARONNE.

Ah!

L'INCONNU.

Et par force, encore.

LA BARONNE.

Que voulez-vous? de l'argent?

L'INCONNU.

Pour qui me prenez-vous?

LA BARONNE.

De l'or?

L'INCONNU.

Décidément, me prenez-vous pour un changeur, après m'avoir pris pour un vitrier?

LA BARONNE.

Des diamants?

L'INCONNU.

J'en ai une caverne toute remplie.

LA BARONNE.

Que voulez-vous enfin?

L'INCONNU, d'un ton railleur.

De la distraction.

LA BARONNE.

De la distraction?...

L'INCONNU.

Oui, madame, de la distraction; il m'en faut comme à vous quand il pleut.

LA BARONNE.

Et que faut-il que je fasse pour vous distraire?

L'INCONNU.

Il faut m'aimer.

LA BARONNE, effarée.

Vous aimer!

L'INCONNU.

Cela seul me distraira.

LA BARONNE.

Mais, monsieur...

(Elle tourne autour de la table à gauche.)

L'INCONNU la suit de près en tournant aussi.

Votre amour, madame, votre amour! L'amour ou la vie!

LA BARONNE.

Ah! monsieur! monsieur! comment un homme qui m'avait paru si distingué...

L'INCONNU.

Eh! madame, c'est parce que je fus trop distingué que je suis aujourd'hui un héros de grand chemin, un scélérat,

un bandit. Ce n'est ni par mauvais instinct ni par cupidité que je suis devenu voleur, c'est par désespoir d'amour.

LA BARONNE.

Par désespoir d'amour !

L'INCONNU.

Je me venge. Oui, madame, l'amour seul m'a fait criminel.

LA BARONNE.

Ce doit être une histoire romanesque et terrible que la vôtre.

L'INCONNU.

Terrible et romanesque, madame.

LA BARONNE, à part.

J'ai peur, mais je veux bien savoir...

L'INCONNU.

J'adorais en Touraine, ma patrie, la femme d'un receveur particulier...

LA BARONNE.

Belle, sans doute ?

L'INCONNU.

Je dirais la plus ravissante des femmes si je n'étais chez vous.

LA BARONNE, à part.

Ce brigand-là a encore un reste de belles manières.

L'INCONNU.

Comme nous nous aimions ! comme je l'aimais, du moins ! Eh bien, madame, un jour je trouvai dans son boudoir un sabre de cavalerie. J'eus des soupçons.

LA BARONNE.

On condamne souvent sur des apparences.

L'INCONNU, furieux.

Un sabre de cavalerie, apparences !

LA BARONNE, effrayée.

Enfin, monsieur, le cavalier n'y était pas.

L'INCONNU, mélancoliquement.

Il y était !

LA BARONNE.

Dans ce cas...

L'INCONNU.

C'était un capitaine de gendarmerie. Je pris le sabre, et je clouai l'infidèle et son amant contre une porte.

LA BARONNE.

Ouf!

L'INCONNU.

Je sors, on m'arrête, on me juge : — M'auriez-vous condamné madame?

LA BARONNE.

Continuez, monsieur, continuez! (A part.) Je tremble, mais il m'intéresse.

L'INCONNU.

Le jury m'eût condamné à mort, mais il y avait une circonstance atténuante, le mari...

LA BARONNE.

Le receveur particulier?

L'INCONNU.

Le receveur particulier était venu mettre sa carte chez moi le lendemain même du jour où j'avais assassiné sa femme.

LA BARONNE.

Sa carte!

L'INCONNU.

Cornée... oui, madame... On vit une espèce de complicité de sa part dans cette exquise politesse. D'ailleurs, ni le capitaine de gendarmerie ni mon odieuse maîtresse ne moururent. On m'envoya à Toulon, où je fis le vœu de n'avoir plus qu'un but dans ma vie quand je serais rendu à la liberté : celui de faire une guerre à mort à la gendarmerie. J'ai rempli mon vœu : j'ai bravé, nargué, raillé, bafoué la gendarmerie; je l'ai mise sur les dents; et ce matin, quand elle croyait me tenir, je me suis esquivé de ses mains pour recommencer la guerre contre la société en général et la gendarmerie en particulier.

LA BARONNE, à part.

Quelle passion! quel homme! quel événement!

L'INCONNU.

N'avais-je pas raison de vous dire, madame, que l'amour était la cause de tous mes désordres, de toutes mes fautes, de toutes mes mauvaises actions, et la preuve, l'irrécusable preuve, si vous en doutiez encore, c'est que l'amour que vous m'inspirez va me porter aux plus charmants excès sur vous.

LA BARONNE, épouvantée.

Monsieur!...

L'INCONNU.

Sur vous, mille fois plus belle, plus séduisante que la femme du receveur particulier. J'ai soif de distraction!

LA BARONNE, *criant.*

Au secours!

L'INCONNU.

Taisez-vous, madame, je suis armé... de résolution.

LA BARONNE, *épouvantée.*

Je me tais... je me tais!

(*Ici un intervalle de quelques instants.*)

SCÈNE XVI

L'INCONNU, LA BARONNE, ANSELME.

ANSELME, *frappant à la porte de droite.*

Madame! madame!

L'INCONNU.

Vous pouvez répondre, madame, répondez.

LA BARONNE, *d'une voix émue et tremblée.*

Qu'y a-t-il, Anselme?

ANSELME, *du dehors.*

Le convoi est arrivé.

LA BARONNE.

Et les Roberval?

ANSELME, *du dehors.*

Pas de Roberval! — Le convoi est arrivé deux heures plus tôt à cause des accidents qui le menaçaient sur sa route. La tempête a repris le dessus, et, grossie par la pluie qui tombe plus fort que jamais, la Loire a débordé; les campagnes ont disparu sous l'eau; le château seul reste à découvert.

L'INCONNU, *à demi-voix et ne pouvant être entendu que de la baronne.*

Diable! je m'en vais : on m'arrêterait trop facilement ici. (*A part.*) La leçon est d'ailleurs suffisante... (*Haut.*) Madame, je prends congé de vous, qui ne me retiendrez pas, j'en suis bien sûr.

ANSELME, *derrière la porte, très-haut.*

Eh! monsieur! si vous devez partir, partez bien vite, les gens du pays prétendent que l'on ne pourra pas sortir du canton avant deux mois à cause de l'inondation.

SCÈNE XVII

L'INCONNU, LA BARONNE.

LA BARONNE, *atterrée.*

Deux mois! deux mois d'ennui encore! (*Arrêtant l'inconnu sur le point d'ouvrir la porte pour se retirer.*) Monsieur, parlez-moi franchement.

L'INCONNU.

Madame...

LA BARONNE.

Vous avez souvent arrêté, molesté, dépouillé, volé les voyageurs?

L'INCONNU.

Oui, madame.

LA BARONNE.

Mais vous n'avez jamais trempé les mains dans le sang de personne?

L'INCONNU.

Jamais!

LA BARONNE.

Eh bien, restez. J'aime mieux un voleur que l'ennui, un brigand que la solitude, un criminel que la campagne après huit mois de pluie.

L'INCONNU.

Mais votre réputation?...

LA BARONNE.

Je suis veuve.

L'INCONNU.

Si vous vouliez ne plus l'être?

LA BARONNE, *à part.*

Il est fou!

L'INCONNU.

Vous savez que je ne suis pas vitrier; j'appartiens à une bonne famille, je suis allié aux Plantier, aux Saint-Jean de la Varenne, aux Roberval.

LA BARONNE.

Aux Roberval de Toury?

L'INCONNU.

De Toury, puisqu'ils devaient venir ici aujourd'hui de Tour même avec l'espoir de me marier à une dame de Gontran.

LA BARONNE.

Mais vous êtes chez elle.

L'INCONNU.

Vous seriez la baronne de...?

LA BARONNE.

Et vous-même êtes donc l'inconnu que les Roberval devaient me présenter?

L'INCONNU.

Théodore de Vernier, marquis de l'Inconnu, ainsi bizarrement nommé de l'un de mes aïeux qui, ayant sauvé la vie à Louis XI à la bataille de Montlhéry, ne voulut jamais dire son nom. « Eh bien, dit Louis XI, qu'il soit marquis de l'Inconnu ! »

LA BARONNE, souriant.

Mais Mirandon?

L'INCONNU, souriant aussi.

Mirandon est maintenant à Paris dans un cachot de la Conciergerie.

SCÈNE XVIII

L'INCONNU, LA BARONNE; VICTORINE, frappant à la porte de droite.

L'INCONNU, d'un ton gracieux.

Vous pouvez ouvrir.

LA BARONNE. (Elle va ouvrir.)

Qu'y a-t-il?

VICTORINE, en entrant.

Madame! madame!

LA BARONNE.

Quoi encore?

VICTORINE.

C'est M. le maire qui vient chercher un refuge au château contre l'inondation.

L'INCONNU.

Le maire! A-t-il son écharpe?

VICTORINE.

Oui, monsieur.

LA BARONNE, prenant la main de l'inconnu, qui lui adresse un regard passionné.

Eh bien! faites entrer.

FIN.

ÉMILE COLIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

DERNIÈRES PIÈCES PARUES

JULES BARBIER

La Tempête, ballet en trois actes........................

HENRY BECQUE

La Parisienne, comédie en trois actes....................

ERNEST BLUM et RAOUL TOCHÉ

Le Parfum, comédie en trois actes.......................

ALEXANDRE DUMAS Fils
de l'Académie française

Francillon, pièce en trois actes..........................

ALEXANDRE DUMAS et PAUL MEURICE

Hamlet, drame en cinq actes, en vers.....................

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française

Chamillac, comédie en cinq actes.......................

EDMOND GONDINET

Un Parisien, comédie en trois actes....................

JULES LEMAITRE

Révoltée, pièce en quatre actes..........................

ÉMILE MOREAU

Gerfaut, drame en quatre actes...........................

CHARLES NARREY

Pas de zèle, comédie en un acte..........................

AUGUSTE VACQUERIE

Souvent homme varie, pièce en deux actes en vers......

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber

